

SEULE LA LUMIÈRE

MILOVAN DANOJLIĆ

EXTRAITS

*Les poèmes ici présentés sont traduits par Vesna Bernard-Radovic
sauf « Memento » et « L'éternelle arrivée » traduits par J. M. Bordier.*

Première publication : 2010

© L'Age d'Homme

Vie de cloche
 Minable et moche
 La pluie bruine
 Fleurit l'aubépine

Je ne me souviens de rien et ne présume rien, tout mon passé
 Et l'avenir – que le vent l'emporte comme un os à ronger
 J'aime regarder l'étoile (il faut bien s'occuper)
 J'aime regarder l'étoile qui doucement refroidit...
 Tu parles d'une vie, d'un amour, mais c'est ainsi
 N'ai-je pas assez pleuré hier et aujourd'hui
 (En fin de compte ton cœur n'est guère mieux loti)
 Je respire les poisons glauques des parcs et des ruelles
 Mais une sentinelle perdue veille en moi, éternelle

Sur la vitre tremblante des lointains l'obscurité lourdement s'est
 épanchée
 D'ici au couchant immobile des arbres glabres sont penchés
 D'ici à la tombée de la nuit il y a deux heures de marche encore
 D'ici au rivage où l'onde scintille et jamais ne dort

Partons, en avant
 La lune sur les Balkans
 Cercle noir le plus beau
 Je serai son poteau
 Le jour lit de vieux journaux. Brouhaha on ne sait où des petits
 écoliers
 Le prince Miloš commande la milice et les moineaux sur le
 marché
 Dans la vie, je bayerai aux corneilles tant que les noirs ne m'auront
 pas eu
 Je retrouverai alors au beau milieu de la route mes papiers perdus
 Ou bien quelque insecte se tortillant de-ci de-là
 Et peut-être même le corbeau en bois qui de son ombre l'été voila
 J'ai vingt ans, tu parles d'une aubaine
 J'attendrai tant que je pourrai. – L'année prochaine
 Au jour d'aujourd'hui je serai encore le même
 Le ver sera juste un peu plus gros qui dans mes entrailles essaime

J'ai vingt ans et parfois il me semble toucher le fond
Je ne suis pas idiot au point de me jeter d'un pont
Ma vie est une affaire sérieuse ce n'est pas celle de n'importe qui
Mon absurde n'est pas celui qu'ils voudraient il est différent lui

La végétation ici ne respire pas votre haleine sépulcrale
Elle déploie son feuillage par-delà les ruines et la cabale

LE PRINCIPAL AXE DE L'HISTOIRE

Ce chemin que, le soir,
Lentement, pas à pas,
Les humbles bêtes qui vont boire
Suivent jusqu'à la rivière ;

Il pourrait conduire au bonheur,
Ce chemin qui mène à l'abreuvoir ;
Auges et gués sont
Sur l'axe principal de l'Histoire !

Vois ces vaches, pensives, chagrines,
Et les fiers bœufs eux-mêmes,
Tandis que, solennels, ils descendent
Au fleuve comme au baptême ;

Ils vont sans penser à rien,
Dans le soir tiède et silencieux ;
Le chemin est vieux et raviné,
Tant d'autres l'ont foulé avant eux ;

En ce siècle fou,
Ces temps de hâte et de confusion,
Seules les bêtes, le soir,
Savent exactement où elles vont.

PSAUMES INDIGÈNES, XI

Cette voix mienne meilleure que moi, plus tendre, plus frêle
L'entends-tu ? Veillons à tout prix à la préserver
Bien que nous soyons à nous-mêmes étrangers
Ici-bas vois-tu seul l'amour vient quand on l'appelle.

ENTRE DEUX CHAMBRES, ENTRE DEUX JOURS

Entre deux chambres, entre deux jours,
Au point de l'aube, c'est une brise d'autrefois,
Entre deux souffles, deux échos familiers,
Meurent abandonnées les chères vieilles choses.

Vaste, chaud silence où la pierre bourgeonne,
Au point de l'aube, c'est une brise d'autrefois,
Les chemins à minuit s'enlacent dans la vallée
(Meurt la porte, lentement expirent les choses).

De cet automne aussi, de cet automne aussi
J'attends la lumière qui éblouit
(Lumière douce, salut inespéré
Ce dont à l'aube bleussent les peupliers).

L'ÉTERNELLE ARRIVÉE

Dans les remords obligés,
Dans la haine et l'effroi,
Cela ne cesse d'approcher,
Et s'approchant, déjà s'en va.

L'orage s'éloigne à l'horizon,
Meurent les nuées en exsudant.
Exténués, nous attendons
Ce qui est déjà présent.

MEMENTO

Résister aux attaques du froid !
Se préserver en un germe celé...
Le temps est venu d'adresser la voix
à la feuille tombée, à l'oiseau gelé,

et, pas après pas, lentement cheminant,
en un murmure à peine audible, invoquer
le vent d'automne (dieu défaillant)
qui n'ondule la prairie qu'à moitié.

Je me suis tout donné, sans lésiner.
L'essentiel est arrivé dans mes fictions ;
ma propre mort, je me la suis louée
à de très favorables conditions.

Invisible à moi-même comme à autrui,
Intime avec les seuls absents,
je suis là, sans être ce que j'accomplis,
je suis sans être, je ne suis pas tout en étant.

LE COING

Comme une veilleuse qui cligne et somnole,
d'une rêveuse clarté le coing s'auréole ;
cette clarté : tous les clairs de lune y dansent,
la clarté mais plus encore la fragrance,
toujours elle nous rappelle que, ailleurs,
quelque part, hors la terre, il y a le bonheur,
et que, avant d'être sur la terre chus,
nous avons déjà tout vu, tout connu.

LE PERSIL

Quand je mords dans une feuille de persil
D'allégresse mon cœur se remplit,
— Jaillissent de la sainte cette herbe
Étincelles iodées, de suaves bluettes...
Avec cette noble odoriférante
La vie s'épanouit et s'enchanté.
Circulent là, vivaces, épicés,
Les verts frissons de vitamine C ;
Tu mords et le bout de la langue pique
Une foliole de pile électrique.

LA NOIX

Sans labour ni labeur,
Elle arrive à son heure.

Tombant son manteau princier,
La noix déboule sur le sentier.

Casse-la : comme dans un nid,
Un quatuor y est établi.

Quatre gaillards, quatre durs
Qui se tiennent par la ceinture,

Danseurs immobiles : quatre frères
Coincés dans la porte circulaire.

LE MARCHÉ DU FAUBOURG

Ce n'est pas un marché, c'est un vaisseau,
l'aurore enfantant le jour nouveau,
que le vent rage et entre les feuilles
paraît la cerise vermeille,
vision aussitôt évanouie
sous les gouttelettes de la pluie ;

ce n'est pas un marché, c'est un vaisseau,
en plein faubourg un porte-drapeau,
proue de quelque vieux chaland
quatre cantons de Serbie tractant
avec ce qui dans l'année a éelos
sur l'arbre, la terre et l'eau ;

dans l'aube grise, fantômes embrumés,
passent les troncs penchés des pruniers
aux fruits mauves, jaunes et verts
gorgés d'ardente lumière solaire,
un voile bleu sur eux, qui poudroie
et fait chavirer le regard parfois ;

ce n'est pas un marché, c'est un paquebot
portant le croît des champs et des troupeaux,
qui offre à la ville dans la brume incliné
un jeune merisier avec sa rosée,
du miel ambré de toutes les nuances,
un rayon de cire – sur la même balance.

Ainsi je sais où en est l'année,
ce qu'à ce jour elle a récolté,
si la Voïvodine a bien donné
et la situation dans le Pomoravié.

Carottes,
échalotes,
salsifis
oignons gourds
vert céleri.

Les années passent comme des jours.

Le marché du faubourg me nourrit.

TROU DE SOURIS

Chapitre I

Les pieds en sang, la tête au vent.
Cinq cent quatre-vingt-dix ans que je suis ici
Sous la latte entre la souche et le seuil.
Dans certaines pièces, je n'ai pas encore mis le nez.
Au dégel, la riche terre noire
Dégorge ses sucs dans mes entrailles :
Les eaux printanières dilatent le squelette terrestre.
L'agitation qui alors s'empare de moi
Aggrave encore l'inconfort de ma position.

Chapitre II

Je fus d'abord homme, puis mouton, puis lapin,
À présent, me voilà pour de bon souris devenu.
Mes pieds tâtonnent à la recherche de quelque chose... rien,
Le doux rien des existences par avance oblitérées.
J'existe dans la grammaire de l'Histoire,
Selon les formules du destin commun,
Et je n'ai aucune sympathie pour ceux qui tiennent
Qu'il faut vivre à tout prix.
De temps à autre je mets le nez à la fenêtre :
À ma place, une larme
Lentement glisse vers le monde en bas.

Chapitre III

Cela s'écoule à travers une alternance
De grandeurs immensurables, de séries prolongées à l'infini,
Commencement sans fin qui, interrompu,
Renaît de n'être plus.
Certains soirs je pousse un hurlement :
La lame me heurte de front
Qui, de nuit en nuit, roule et déferle.

Pour l'espoir ou la vraie désespérance
Les conditions ne sont pas réunies.

Chapitre IV

Instants où je m'applique à regarder : les seuls
Où l'assemblage devient acceptable.
Les yeux sont indulgents envers la bêtise.
Ils adoptent aussitôt tout ce qui les sollicite.
La bise siffle entre les branches nues des arbres
Et la nuit tombe en accéléré.
Au long des quatre-vingts derniers siècles
Réglée, la succession des vents
Suit un ordre inflexible : contre le seuil la vigne frissonne.
Sur la décharge de l'Histoire, les effets et les causes
Se disputent les déchets.

Chapitre V

Je ne sais pas moi-même ce qui me fait tenir,
Mais, je l'avoue, il m'arrive de me trouver bien.
J'ai découvert la félicité de la non-appartenance.
J'aime à m'endormir le dimanche à midi,
À dire l'office hors calendrier.
Au réveil, je me sens propre,
Un verre d'eau fraîche suffit alors à mon bonheur.
C'est, sans doute, ce qui me fait tenir